

RIBIȚA – *BIONIA* DE LA TRANSYLVANIE

SORIN DUMITRESCU

Peintre ecclésial

E-mail: Fundatia.anastasia@yahoo.com

En se concentrant sur les deux cas de Ribîța / Ribice et Mălâncrav / Almakerék, Sorin Dumitrescu (qui est lui-même peintre) brosse une fresque monumentale des relations magyaro-roumaines du point de vue artistique, certes, mais aussi culturel au sens large et même politique – une étude sur les conditions du liens de vassalité, en quelque sorte – dont il ressort que le mélange des genres risque d’être la source d’un affadissement (selon lui) intolérable.

Mots-clefs : art religieux, Ribîța/Ribice, Mălâncrav/Almakerék

Les cultures religieuses hongroise et roumaine, en tant que véhicule des civilisations d’Occident et d’Orient, se sont-elles rencontrées dans la Transylvanie médiévale sans aucun préjudice respectif ? J’ai, je l’avoue avec franchise, quelques doutes sur ce point. Il me semble que la question peut être commentée soit dans la perspective actuelle de l’idéologie esthétique postmoderne, soit dans la perspective eschatologique de *la culture du Saint Esprit*. Le moine théologien Rafail Noica – le fils du grand philosophe Constantin Noica – propose une distinction très originale entre la culture postmoderne actuelle, qui nous accompagne jusqu’au tombeau, et une autre culture, la culture du Saint Esprit, qui commence après, à partir du tombeau...

Très franchement, la première ne m’intéresse pas. Son indifférence axiologique me fait peur. Aussi mon point de vue sera-t-il celui de la culture du Saint Esprit.

Par conséquent, mes énoncés et opinions seront avancés en adoptant la mentalité de l’Eglise Une, celle d’avant la Grande Schisme de 1054.

Il faut préciser que pour les byzantins, le renforcement de l’unité impériale et ecclésiale était le grand dessein, plus important que l’expansionnisme et l’hégémonie politique. En réalité, l’expansionnisme et le prosélytisme confessionnels ne bénéficient d’aucun support ecclésiologique ; ils sont intégralement l’expression et la manifestation de la religiosité, par exemple de la religiosité

chrétienne et de son piétisme individualiste saint-sulpicien, surnommé « foi du charbonnier ». Les considérations suivantes sur Ribița sont faites du point de vue de l'unité ecclésiologique d'avant la rupture.

Il paraît que pour les anciens grecs, *Bionia* était le surnom de la Transylvanie, exprimant la limpidité éternelle et verdâtre de sa nature métaphysique et la *pneuma* de son air surnaturel. Pour ma part, je considère Ribița comme la *bionia* de la Transylvanie, mais en tant que *bionia* de l'Eglise Indivise. L'universalisme de sa *pneuma* et de son iconographie incomparable brille au-dessus des cieux transylvains comme une Etoile Polaire, signalant la vraie créativité ecclésiale. Son canon iconographique accompagne, illumine et oriente non seulement le trajet mystérieux de la foi ecclésiale, mais aussi la profondeur de notre modernité et, d'une manière plus générale, de notre culture spirituelle contemporaine.

Le christianisme, disait le grand théologien Alexander Schmemmann, est essentiellement ecclésiologique ; il n'est pas une religion, mais la fin de toutes religions. Or, dans la confusion actuelle qui mélange la dimension ecclésiologique avec la religiosité, on a besoin de Ribița comme on a besoin d'air... Seules ses fresques, leur beauté elliptique et lapidaire, peuvent bénir et oxygéner nos relations futures et nos voisinages culturels. Les historiens, sans exceptions, notent qu'après le duecento, c'est-à-dire après la deuxième rupture de l'Eglise et la chute de l'icône au sein de l'Occident catholique, l'universalisme et l'unité impériale et confessionnelle ont laissé la place à de considérables turbulences politiques, ethniques et territoriales. Le professeur Serban Papacostea a souligné les paroles de Nicolae Iorga : il est hasardeux de parler sérieusement d'une histoire nationale lorsqu'il s'agit de l'Europe orientale des XIII^e–XIV^e siècles, et le cas des roumains ne fait pas exception. À cette époque, l'idée d'État en tant qu'autorité administrative et politique sur un territoire donné était tout simplement absente. Les roumains, quant à eux, gardaient seulement la conscience du territoire ancestral surnommé par le même historien « village sans Etat » (*sat fără stat*).

Une formule du fameux poète Nichita Stănescu peut être comptée parmi les meilleures définitions de ces habitus communautaires. Je me rappelle qu'à Struga, où il venait de recevoir le grand prix de poésie, un journaliste lui posa une question politique incommode : « Quelle est votre opinion, cher Maître, sur l'agresseur qui se trouve au Nord de votre pays ? » Nichita répondit : « Monsieur, n'oubliez pas que la tradition des pâtres roumains est de garder en haut, aux sommets des montagnes, la frontière de la langue roumaine. Aussi faut-il observer que le chemin de tout agresseur passe toujours au long des vallées, en bas. »

De sa part, Iorga racontait la furie du Pape Grégoire X, en 1236, quand ce dernier fut averti de la présence discrète de pseudo évêques roumains (à l'époque surnommé « piscups ») qui, à l'abri des *hauteurs* montagneuses, ordonnaient des clercs et sans distinction offraient la communion eucharistique au clergé

hongrois, allemands, coumans etc., évitant par contre la fréquentation des missionnaires dominicains et franciscains qui accomplissaient leur prosélytisme *en bas*, dans les villes et les villages orthodoxes.

Dans son livre intitulé « Les roumains au XIII^{ème} siècle – entre les croisades et l’Empire mongol », Papacostea s’appuie sur cet habitus de ces « vies en parallèle » pour considérer la *symbiose* de la vie communautaire paisible, patiente et sacrificielle, comme vocation fondamentale de la cohabitation des roumains et des autres ethnies et peuples, entre lesquels les contacts étaient plus ou moins incommodes. Naturellement, quand la symbiose propre à la “symbiotique roumaine” ne rimait pas avec les rêves de pouvoir des ethnies partenaires, le conflit devenait inévitable. Dès lors, les « villages sans état » roumains pouvaient difficilement résister aux politiques étatiques, expansionnistes et circonstancielles. En fait, l’absence d’Etat obligeait la population autochtone roumaine à se soumettre provisoirement ; au demeurant, il était parfois possible de négocier les conditions de cette vassalité.

Un tel combat engagé entre la symbiose lyrique, entre la cohabitation en parallèle à la roumaine et les politiques de la catholicité hégémonique de la papauté – exprimées notamment à travers les pressions exercées par la dynastie angevine de Hongrie (Charles-Robert et Louis d’Anjou) – s’est manifesté tout au long des XIII^{ème}, XIV^{ème} et XV^{ème} siècles jusqu’au début du règne des voïvodes transylvains, contemporain à l’époque du *basileus gothique* moldave Etienne le Grand (Ștefan cel Mare). Il est utile de souligner ici, comme l’ont bien noté quelques historiens, qu’Etienne le Grand et son fils Pierre (Petru) Rareș (et la dynastie moldave des Mouchatine d’une manière générale) se sont écartés provisoirement de l’ancestralité symbiotique locale, craignant de faire une politique trop “spécifiquement roumaine”. Cela est parfaitement inconcevable dans la mentalité politique d’aujourd’hui. Or, la conscience de la tradition des ancêtres chez les Mouchatine était inébranlable, mais, en se déclarant empereurs et *basileus* byzantins après la chute du Constantinople, ils étaient dans l’obligation de pratiquer une politique d’envergure universelle, propre aux nouveaux schémas directeurs et organisateurs de la politique du monde chrétien.

Dans le contexte de la fin du XIII^{ème} siècle et du début du XIV^{ème} siècle, les monastères de Ribița et de Mălâncrav représentent deux modèles d’art liturgique correspondant à deux modes d’exercice culturel de la suzeraineté confessionnelle : l’un responsable (à Ribița), l’autre irresponsable (à Mălâncrav). Si, à Ribița, le suzerain hongrois a accepté la cohabitation parallèle par la symbiose, à Mălâncrav, le comportement discrétionnaire du suzerain local a imposé sans nuance les stylèmes de sa gothicité catholique. L’héritage de ces deux expériences historiques est naturellement opposé : à Ribița, la beauté insigne byzantine a

vaincu les siècles, tandis qu'à Mălăncrav, les dégâts théologiques et esthétiques sont aujourd'hui encore très visibles.

J'affirme qu'à Mălăncrav, les fresques sont hybrides, indécises, ni entièrement gothiques, ni entièrement byzantines. L'option gothique y est visible sur la peinture du retable et dans les fresques qui entourent l'autel et le tabernacle, mais ces dernières ne peuvent être comparées avec la modernité très actuelle des unités stylistiques produites par le canon de l'art byzantin.

Indubitablement, en tant que document historique, le patrimoine culturel de ces deux églises est très riche ; mais spirituellement, la beauté, la profondeur et la rigueur iconologique des fresques de Ribița dépassent de loin l'ensemble iconographique de Mălăncrav. Une première conclusion : on constate aujourd'hui que la qualité esthétique de l'art occidental du suzerain hongrois de naguère était inférieure à celle de l'iconographie byzantine de ses vassaux.

Il faut dire que l'icône est un séismographe extrêmement sensible, qui a enregistré en détail toutes les courbes des événements historiques et ecclésiaux. Sans exception. Si, à Ribița, nous rencontrons partout la vraie expression liturgique, à Mălăncrav, l'allure gothique des anciennes fresques soi-disant « byzantines » porte déjà les signes et l'arbitraire des tableaux religieux. Par la lentille grandissante de l'icône, on peut se convaincre que les Hongrois et les réformistes sont ceux qui ont introduits en Transylvanie l'art piétiste, la beauté fade du tableau religieux catholique et les pseudo-icônes gothiques dépourvues de sainteté, tout en restant fidèles à la malheureuse rupture provoquée par l'Occident au *Duecento*.

Ribița, en revanche, conserve l'esprit et le style de la byzantinité latine, chose inouïe qui n'a pas été signalée jusqu'à présent. Pour preuve, observons la parenté de ses fresques avec celles de l'Occident byzantin. Si son art liturgique s'exprime par des synapses théologiques – procédure iconologique spécifique à la byzantinité orientale –, les thèmes convoqués font partie du lexique de la byzantinité latine. Comme exemple, mentionnons, au milieu du mur oriental de l'église, l'icône du visage du Christ (Acheiropoietos). À sa gauche : l'icône de l'Annonciation, c'est-à-dire de la généalogie divine du Logos incarné. À sa droite : l'icône de Sa généalogie humaine, exprimée par la version spécifiquement latine de la Nativité – l'icône de la Madone et de l'Enfant Divin visités par les rois mages. Dès le début du VI^e siècle, l'Orient byzantin a choisi la beauté énigmatique de la version eschatologique de la Nativité, qui se passe au sommet de la *montagne taillée*, symbole théologique de la pérennité virginale et de la chasteté de la Mère de Dieu (Theotokos).

Deuxième conclusion : Ribița est la seule église transylvaine ayant conservé le programme intégral de l'Eglise Indivise. Sa solitude stylistique est exemplaire et éblouissante. Pour les Roumains, elle représente le témoignage absolu de leur permanence ancestrale dans les territoires de la Transylvanie. Pour les Hongrois elle

représente le modèle de la suzeraineté sage et l'illumination d'une conciliation ethnique circonstancielle généreuse et réaliste. L'icône de ce comportement historique assez rare est visible dans les images des rois hongrois, Etienne, Emeric et Ladislav, figurés à Ribița au milieu du mur gauche, et l'image des nobles fondateurs orthodoxes/catholiques, Vladislav et Miclăuș, sur le mur droit. Ces derniers sont devenus catholiques, toujours *à la manière roumaine*, afin de sauver, en échange, leur foi et leur tradition byzantine.

Devant cette preuve iconique irréductible, toute prétention doit s'incliner.

Aujourd'hui, l'identité roumaine de la Transylvanie est gardée par des fresques ; par les fresques majuscules d'une église ; par une église ; par l'église de Ribița et par sa beauté mystérieuse attestant aussi de sa parenté secrète avec son sauveur – le voisin historique.

Ribița – *Bionia* of Transylvania

Summary

While concentrating on two cases: Ribița/Ribice and Mălâncrav/Almakerék, Sorin Dumitrescu (himself a painter) offers an overview of Hungarian–Romanian relations, not only from the artistic point of view, but also in the broader cultural and even political sense – a study on the conditions of vassality, so to say. He suggests that the mixture of genres runs the risk of making art intolerably tasteless.

Keywords: religious art, Ribița/Ribice, Mălâncrav/Almakerék, Transylvania



Figure 1. Mălâncrav, voûte du chœur et partie supérieure du mur Sud du chœur. Sur la voûte : les Père de l'Eglise accompagnés des symboles des évangélistes



Figure 2. Mălâncrav, mur Sud du chœur : détail de la scène de Saint Georges terrassant le dragon



Ribița

Mălăncrav

Figure 3. Ribița : Crucifixion ; Mălăncrav, mur Nord de la nef : Pietà



Figure 4. Mălăncrav, mur Nord de la nef, registre inférieur : Dormition de la Vierge



Figure 5. Mălâncrav, voûte du chœur : Annonciation



Figure 6. Ribîța : Adoration des mages



Figure 7. Ribița : Crucifixion



Ribița / Theotokos bizantin / Latin



Mălâncrav / Theotokos gotic

Figure 8. Vierge à l'enfant trônant. À Mălâncrav, panneau central du retable ; à Ribița, détail de la fresque de l'Adoration des mages